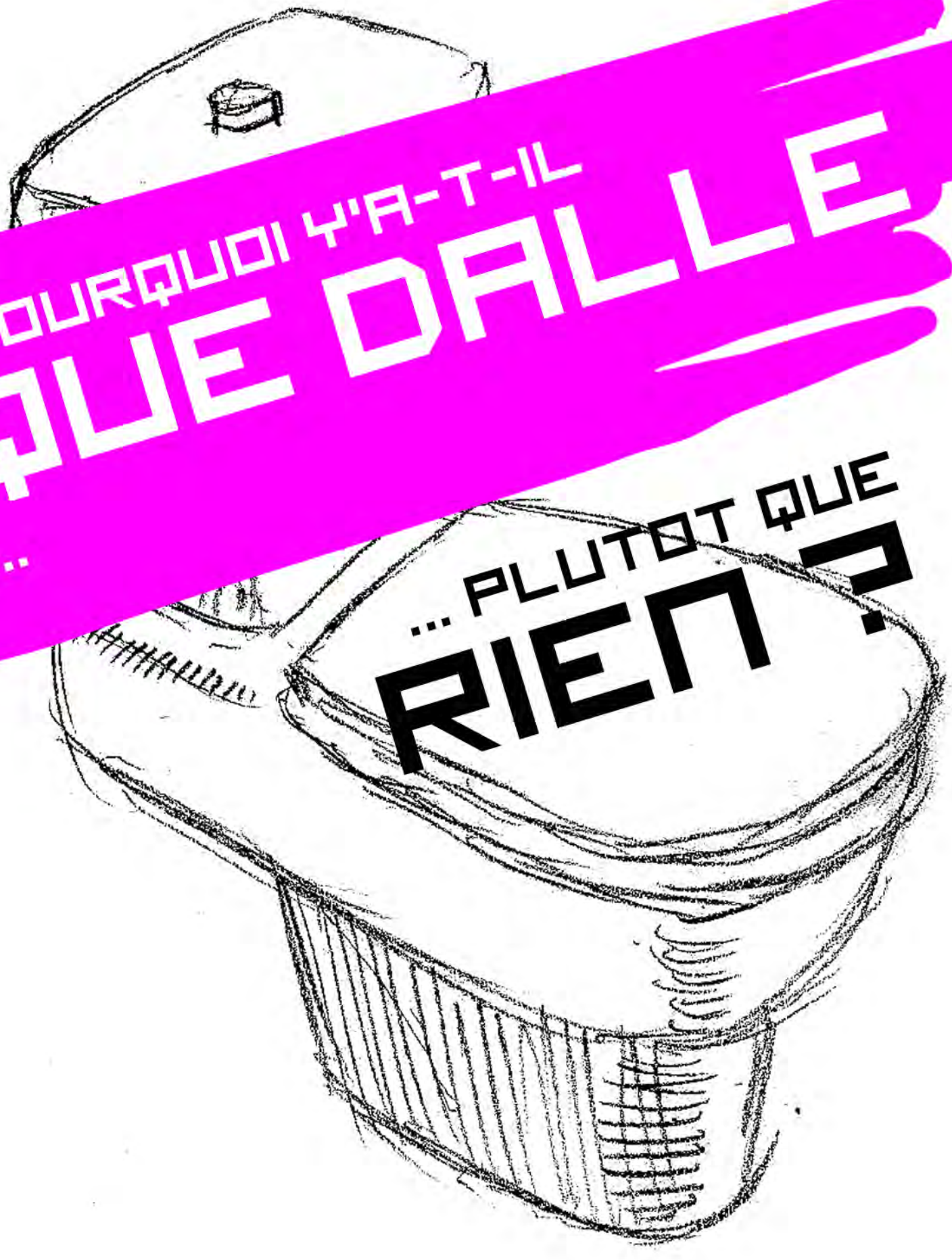
POURQUOI Y'A-T-IL QUE DALLE ...



... PLUTOT QUE RIEN ?

POURQUOI Y'A-T-IL QUE DALLE ... PLUTOT QUE RIEN ?

TEXTE ET MISE EN SCENE : *Maud Galet-Lalande*
ASSISTANT A LA MISE EN SCENE : *Franck Lemaire*
SCENOGRAPHIE : *Christophe Tison et François Paniel*
CREATION LUMIERES : *Jean-François Metten*
MUSIQUE : *Mélanie Ferber,Thierry Reichmut & Hervé Scialdo*

AVEC :

Céline Chevalier
Joël Helluy
Franck Fischer

« Je fais quoi quand je ne comprends pas ? Je demande, je questionne, je sollicite, je revendique mon ignorance, j'exige des explications ? Et si je n'ose pas, par peur de passer pour la dernière des incultes devant ceux que je prends pour des érudits ? Pire : et si je ne vois rien ? Je pense à cette citation d'Alberti, qui concerne plus précisément la peinture, mais que l'on peut étendre à l'art en général : c'est une fenêtre « ouverte sur le monde »…
Que faisons-nous si nous n'arrivons même pas à voir au travers ? »

Parce que l'art est une « bien belle chose » - personne ne contestera cela - mais de là à s'y intéresser de près, c'est une autre histoire... C'est cette histoire-là que je veux raconter ; celle d'un art contemporain qui est devenu si obscur et si codé, qu'il s'est éloigné de celui auquel il s'intéressait autrefois : le public. Car si l'art est partout - non-censuré, propagé, diffusé, ici, ailleurs, sur les écrans, dans les salles de vente, coté en bourse, acheté, revendu, discuté, débattu, encensé... - faisons qu'on puisse au moins l'aimer ou le détester, mais surtout, qu'on n'y comprenne plus... « que dalle».

Cie LES HEURES PANIQUES - *heures.paniques@gmail.com - Association loi 1908 -*

SOM-MAIRE

#1 #2 #3 : *«Pré-création 2011»*

p.7 **UNE HISTOIRE :** *Présentation du texte*

p.11 **CREATION :** *Volontés artistiques*

p.15 **EXTRAITS :** *Quelques morceaux choisis*

p. 25 **SCENOGRAPHIE :** *Volontés esthétiques*

p. 27 **LES HEURES PANIQUES :** *Présentation de la compagnie*

p. 31 **L'EQUIPE :** *Présentation de l'équipe artistique*

#1

VERSION 1#

Les six protagonistes sont confrontés, tout de go, à une question posée dès la première scène : « L'art... c'est quoi ? »
... Vaste question à laquelle le spectacle tentera de trouver des pistes de réponses par une dichotomie entre l'intellect - porté par les acteurs ; et l'émotion - prise en charge par les musiciens. Ce manichéisme volontaire, poussé à son extrême dans la dernière scène et le final, explore les différents ressentis face à une oeuvre d'art : l'analyse intellectuelle (les pourquoi-du-comment du concept) et l'impact émotionnel, rendu parfois impossible par la complexité de certaines oeuvres contemporaines. Ou comment l'oeuvre devrait pouvoir se passer de mots, et l'émotion retrouver sa place aux côtés de l'analyse et de la critique.

INTELLECT.

Le spectateur suivra le parcours de trois personnages, l'Artiste, le Galeriste, et la jeune femme ; parcours qui seront exposés par cette dernière, intermédiaire entre le spectacle et le public. De sa volonté, les personnages masculins prendront tour à tour les traits d'un galeriste pompeux présentant une exposition à la manière d'un G.O maniant la langue de bois à la perfection ; de Marcel Duchamp, iconoclaste et farceur, incontournable figure de l'art du XXe siècle ; ou d'Andy Warhol, personnage emblématique, évoluant telle une machine au milieu de l'art et des marchés financiers.
Chacun de ces personnages - la jeune femme y compris - pourrait bien voir, au fur et à mesure de son parcours et des rencontres surprenantes ou improbables qui s'offriront à lui, évoluer ses propres perceptions de l'art, et se dévoiler finalement bien différemment de ce qu'il paraissait être...

EMOTION.

La musique n'est pas qu'illustrative, mais est, au contraire, un véritable personnage à part entière. Car si nos protagonistes «réels» sont souvent confrontés à la limite de leurs discours (beaucoup de leurs questions restent sans réponses...), la musique permet de dépasser ces impossibilités intellectuelles, en devenant le reflet de leurs émotions souvent refoulées.
Les morceaux, tous crées spécialement pour ce spectacle, ont été travaillés en

adéquation avec le jeu des comédiens. Partant souvent d'improvisations, ils se sont ancrés à chaque personnage et chaque situation, afin d'être les plus justes possibles. Leur impact émotionnel est volontairement fort ; et le public, porté par la musique, le discours, et les situations de jeu, est emmené vers sa propre réflexion...

#1 #2 & #3

Pré-création 2011

POURQUOI Y'A-T-IL QUE DALLE ... PLUTOT QUE RIEN ? #1 #2 et #3

Trois lieux culturels messins ont décidé d'accueillir la pièce, dans sa période de «pré-création», c'est à dire dans ses premières étapes de travail, en expérimentant la pièce par plusieurs possibilités de mise en scène.
Cette dernière a été présentée, sous trois formes différentes et complémentaires, en s'adaptant à la charte artistiques de ces différents lieux.

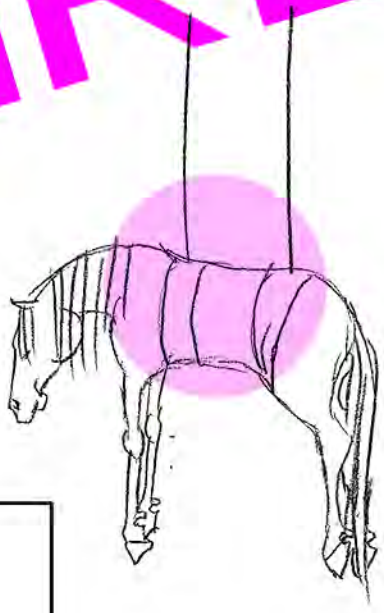
#1 Les Trinitaires – Metz en scène, lieu de références des musiques actuelles, ont été la première étape de la pièce, et sont devenus le théâtre d'une expérimentation sonore et musicale, pour trois musiciens et trois comédiens. Une fois n'est pas coutume, la trame de ce spectacle est musicale et l'accompagnement, textuel. Une mise en forme où les musiciens sont acteurs, et les acteurs, leurs interprètes.

#2 Le théâtre de la Lucarne, lieu culturel atypique du paysage culturel messin, a permis une proposition in situ : le spectateur de la forme musico-théâtrale est devenu également celui d'un vernissage, point de départ de la pièce. Divers artistes locaux ont été les exposants éphémères dans cette galerie improvisée, en proposant leurs visions autour du thème cher à l'un des personnages, le Rien. Tout un programme...

#3 Enfin, c'est à l'espace BMK – théâtre du Saulcy, que s'est clôturé cette trilogie. Cette représentation unique a permis une proposition de mise en scène de l'intégrale de la pièce, lors des RTT (Rendez-vous Texto Théâtre), nouvelle fenêtre instaurée par le lieu afin de faire connaître, entendre, voir, un texte contemporain inédit.

Dates :
- 22 et 23 février à 20h aux Trinitaires – Metz en scène
- 3 et 4 mars à 20h au théâtre de la Lucarne
- 10 mars à 18h à l'espace BMK – théâtre du Saulcy

1 UNE HISTOIRE



« Un psychanalyste visite une galerie de peinture et tombe en arrêt devant une toile représentant une sorte de tache d'encre aux contours indécis. Avisant l'auteur de cette œuvre, il lui dit : « Je vous l'achèterais bien pour orner un mur de ma salle d'attente, mais j'ai peur que mes patients ne trouvent cela vraiment trop obscène »

[Marcel Duchamp, quelques années après sa mort]

Une galerie d'art, blanche, froide. Comme celles qui font fuir les curieux mais attirent les avertis.
Au mur, quelques cadres vides ; sur un socle, trône un poisson mort, avec toute la solennité qui caractérise les grandes oeuvres d'art.
Ernest Marasme, le galeriste, fervent défenseur d'un art contemporain réservé aux plus érudits et méprisant ceux qui ne le comprennent pas, s'affaire aux derniers préparatifs d'une exposition primordiale (» Le Rien : prolégomènes aux champs d'expérimentation de l'art simultané », tout un programme...) qui doit s'inaugurer dans quelques heures à peine. Sa concentration et sa rigueur, proportionnelles à sa tension palpable, devront malgré lui composer avec l'arrivée de plusieurs personnages, dont la réflexion pourrait bien modifier le cours des évènements... et de son propre point de vue sur l'art et sur le monde en général.

La pièce va donc s'orienter, au cours des 4 actes qui suivront, autour de ces trois questions :

- Pourquoi l'art est-il tel qu'il est aujourd'hui ?
- A quoi sert-il ?
- Pourquoi n'y comprenons-nous plus rien ?

ACTE 1

Ernest Marasme, en plein préparatifs de son vernissage, est sans cesse dérangé par la présence d'individus inopportuns : un assistant maladroit et «icônoclaste»...

[...]

« L'assistant ramasse le poisson mort pour le mettre à la poubelle.

Ernest (à l'assistant) **:** *Qu'est-ce que vous faites !*

L'assistant : *Bah je jette ce truc, parce que c'est un peu immonde...*

Ernest : *Ce « truc immonde », comme vous dites, c'est une œuvre de l'illustre Steven Croket ! Même avec 40 ans de votre salaire d'assistant inculte, vous ne pourriez même pas vous en payer une arête !*

L'assistant : *Une arête de poisson mort ? Je n'en donnerai même pas dix euros ! Pour moi, je m'excuse, ce n'est pas de l'art, c'est une plaisanterie beaucoup plus onéreuse que ce qu'elle vaut : une moue de dégoût, ou un sourire amusé, tout au plus.*

Ernest (énervé) **:** *Vous êtes un iconoclaste ! Que dis-je, vous êtes pire que ça : vous êtes un inculte !! Dehors ! »*

[...]

... et une jeune artiste utopiste et un peu naïve.

[...]

« **Ernest :** *Alors si vous voulez voir de l'art, revenez lorsque l'exposition aura commencé. D'ici là, laissez-moi terminer mon travail, vous voyez bien que j'ai un vernissage à préparer.*

Suzanne : *Avec rien à montrer ?... A part, ce... cette chose, là...* (Elle désigne le poisson mort)

Ernest : *Cette « chose », c'est une œuvre d'un des plus illustre artiste de notre temps.*
...L'art c'est de la culture, mademoiselle, et sans culture, on ne peut pas comprendre l'art. C'est logique.

Suzanne : *Oui, mais là, en l'occurrence, il n'y a rien. Il est donc difficile de comprendre le rien.*

Ernest : *Oui, mais là, en l'occurrence, vous êtes suffisamment inculte pour vous imaginer que le rien, ce n'est que du vide, et vous ignorez sans doute que de ce vide, peut rejaillir un tout. Non, que « de ce tout, peut rejaillir un rien ». Non. Que « de ce rien, peut rejaillir un tout ». Bon, merde, revenez vous éduquer plus tard, je n'ai pour ma part pas de temps à perdre, j'ai du travail.»*

[...]

ACTE 2

Mis à la porte pour des raison, finalement, similaires, les chemins de l'assistant et de Suzanne finissent logiquement par se croiser.

[...]

*« **Suzanne :** Je m'appelle Suzanne, enchantée de vous connaître !*

***L'assistant :** Et moi je suis l'homme qu'on vient de virer en le traitant d'inculte, alors je m'exprime. Enchanté également.*

***Suzanne :** Vous aussi ?*

***L'assistant :** « Moi aussi » quoi ?*

***Suzanne :** Vous aussi vous avez été viré en étant traité d'inculte ?*

***L'assistant :** Oui. A cause d'un poisson mort répugnant qui...*

***Suzanne :** « ... est en fait une œuvre d'un des plus illustre artiste de notre temps » ?*

Un temps.
Ils se tournent tous les deux en direction de la galerie, où l'on voit, par la baie vitrée, Ernest s'affairer. »

[...]

Il se pourrait bien que, face à leur situation identique, mûe par une certaine rancœur, les deux personnages se retrouvent complices de ce qui va suivra...

ACTE 3

Ernest, avec un trac augmentant au fur et à mesure que l'heure du vernissage se rapproche, va se trouver seul face à ses angoisses.
C'est alors qu'arrive Marcel Duchamp, artiste mort depuis des décennies. Hallucination ? Coup monté ? ...Ou réalité ?

[...]

*« **Ernest :** Marcel Duchamp... Mais c'est impossible, vous êtes...*

***Marcel Duchamp :** Mort ? En effet. C'est un joli prénom, ça, « Ernest »...»*

[...]

Passées les premières incrédulités, vont alors se jouer plusieurs bras de fer rhétoriques et théoriques, les deux hommes n'arrivant que difficilement à trouver un terrain d'entente autour de la question « qu'est-ce que l'art contemporain ». Parce qu'on apprend notamment que Marcel Duchamp, souvent perçu comme étant le père de l'art d'aujourd'hui, n'a jamais voulu son succès et semble regretter amèrement le chemin qu'a pris son œuvre ; alors que le critique d'art, amateur sans bornes de l'art des érudits (donc incompréhensible pour le public non-averti) n'a de cesse d'encenser l'artiste.

[...]

*« **Ernest :** [...] Si l'art contemporain est tel qu'il est aujourd'hui, c'est parce qu'un jour, un homme comme vous a voulu enfin s'extraire des conventions rétrogrades de l'art !*

***Marcel Duchamp :** [...] Vous voulez un scoop ? Vous l'avez : moi, j'ai mis un chiotte dans un musée ; vous, vous criez au génie, c'est aussi con que ça ... »*

[...]

La conversation est donc difficile, et le compromis, impossible.

C'est donc presque sans surprise que vient à la rencontre de notre galeriste, un deuxième monument de l'art contemporain, précurseur de l'artiste « people », Andy Warhol.

[...]

*« **Ernest** (le reconnaissant) **:** Ah ! Mais vous êtes...*

***Andy Warhol :** Mort ? En effet.*

***Ernest :** Non, non, tout à l'heure vous étiez...*

***Andy Warhol :** A un lunch chez Pompidou. Bon, cette « interview » c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Parce que j'ai un cocktail dans une demi-heure, moi.*

***Ernest :** Ah, oui, un « cocktail», c'est évident... Et là, vous allez me dire qu'à la suite d'une attaque cardiaque le 22 fevrier 1987, vous...*

***Andy Warhol** (n'écoutant pas, et s'asseyant, à l'aise) **:** Les médias, aujourd'hui, on ne peut pas faire sans ! »*

[...]

L'entretien n'est pas moins difficile : l'artiste est plus cynique que son interlocuteur, et son discours pragmatique semble déstabiliser le critique, pourtant fervent défenseur « de l'art coté en bourse ». Quand on sait que les artistes sont aujourd'hui les enjeux de spéculations boursières, et que le prix de leurs œuvres est proportionnellement élevé à l' incompréhensibilité de leurs propos, le discours de cet artiste millionnaire, dont l'image médiatique est autant vendu que ses productions artistiques, a de quoi interloquer...

ACTE 4

Les deux hommes sont partis, et leurs discours ont laissé à Ernest un goût de douteamer, alors que le vernissage s'apprête à commencer et que les premiers invités arrivent, dont Suzanne, de retour dans le tableau...

[...]

« ***Suzanne :*** *Mince alors, j'ai frôlé le lynchage ! Vous m'imaginez dire à voix haute "je comprends que dalle" au milieu de tout ces gens érudits ? Heureusement que vous êtes là!*

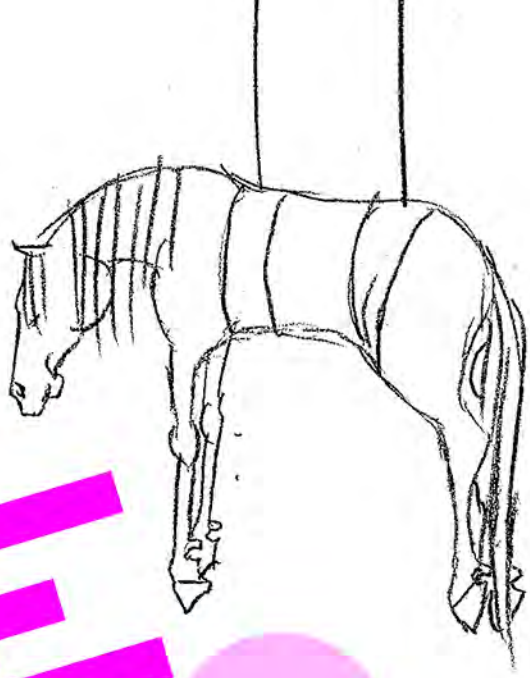
Ernest : *Sans moi, madame, vous auriez très bien vécu cette ignorance assumée qui est peut-être le seul signe valable d'intelligence dans ces sociétés averties… Moi, la culture fait que je ne tolère plus l'innocence… et c'est bien dommage. L'art finalement est une fenêtre ouverte sur le monde... Mais que faire si nous n'arrivons même pas à voir au travers, ou pire, si la fenêtre reste fermée ? C'est ce qui se passe trop souvent aujourd'hui, et le monde, justement, reste souvent sur le pas de la porte...»*

[...]

Duchamp disait : « le grand ennemi de l'art, c'est le bon goût»... Où l'on finira peut-être se demandera peut-être, puisque tous les goûts sont dans la nature, si

2_

GE-NESE



« L'art. L'art c'est… quoi ? L'art c'est la vie, tout est art, sans art nous ne sommes rien, la vie imite l'art bien plus que l'art n'imite la vie … C'est bien beau de le savoir, mais je le répète : l'art c'est quoi ? »

[Suzanne Grougnard, institutrice et fervente défenderesse de la peinture d'après motif]

Pourquoi une pièce sur les arts-plastiques, et plus précisément, sur l'art contemporain ? A priori, c'est un sujet peu répandu dans le répertoire théâtral, peut-être parce qu'il est un peu effrayant, et qu'il ne semble pas concerner grand-monde... Ce qui est bien dommage, parce qu'aujourd'hui, l'art est partout, mais qu'il s'est paradoxalement éloigné... du plus grand nombre.
D'où l'envie réelle de traiter de ce sujet... et de ses dysfonctionnements.

UN PEU D'HISTOIRE PERSONNELLE.

Lorsque je suis rentrée en fac d'arts plastiques en 1998, je suis arrivée avec toutes mes illusions et cette naïveté souvent de mise chez les jeunes adultes prêts à conquérir le monde des études supérieures. Pour moi, l'art se résumait aux pratiques classiques, au savoir-faire et à l'expression d'idées personnelles ou communes, le tout enrobé d'une certaine forme utopiste de générosité, afin que le propos soit lisible par le plus grand nombre.
Et puis sont arrivées rapidement les premières dés illusions : la théorie semblait devoir supplanter constamment la pratique, l'histoire de l'art se résumait souvent à quelques décennies, le discours paraissait être le secret d'une « bonne » œuvres (notées de 0 à 20), et le savoir-faire n'était plus de mise.
J'ai commencé à me sentir inculte : je ne connaissais ni l'art cinétique, ni le BMPT, ni Joseph Beuys, et maîtrisais mal la notion de « concept ». Autour de moi, pourtant, certains semblaient parfaitement à l'aise avec ces nouveaux codes et parvenaient sans soucis à expliquer la genèse d'un rouleau de papier hygiénique collé contre une planche en bois.
Puis, diplôme en poche, je suis allée faire un tour du côté des Beaux Arts : là, la pratique artistique semblait d'avantage mise en avant, mais j'ai rapidement remarqué que l'école était divisée en deux catégories de personnes : les ayatollah du concept et de l'installation d'un côté, les dictateurs de la communication et de l'image de l'autre. Ne sachant pour qui prendre parti, je suis restée avec mes interrogations et ces questions que je me pose encore : qu'est-ce que l'art contemporain ? A qui est-il adressé ? Pourquoi se détourne-t-il du savoir faire et du talent, pour se concentrer de plus en plus vers l'intellect ? Suis-je une dissidente parce que je me sens déçue par l'art d'aujourd'hui, alors que j'ai passé 6 ans en école d'art ? Bien entendu, ces questions n'appellent pas juste de simples « oui » ou « non » développés en quelques phrases. Mais je pense qu'une des particularités de l'Art, au sens général du terme, est d'appeler à l'ouverture. Qu'au moins, face à une œuvre, on puisse se poser d'autres questions que : « Qu'est-ce que c'est que ce truc ».

Il y a un peu plus d'un an, on me demandait, pour une manifestation à la gloire des arts plastiques, de créer un court spectacle, pouvant avoir trait avec ce milieu obscur qu'est celui de l'art contemporain. Après avoir tourné et retourné tous les sujets et formes possibles, j'en suis arrivée à la conclusion qu'une exhibition sous forme d'interviews fictives mais documentées serait sans doute une bonne solution pour marier art et théâtre. Deux personnages, un propos cohérent et le tour était joué... le problème étant dès lors de savoir QUI interviewer, et de QUEL sujet, précisément, traiter.

En m'intéressant d'un peu plus près aux tenants et aboutissants de cette manifestation qui semblait prendre de plus en plus l'importance d'un événement national – les nuits blanches inspirent souvent les insomniaques... –, je me suis peu à peu rendue compte qu'elle semblait exciter d'avantage ses organisateurs, en laissant perplexes ceux à qui cet évènement était principalement destiné : le public ; et plus particulièrement : le public dit *lambda*.
Parce que bien entendu, la volonté municipale et ministérielle de faire descendre les arts actuels dans la rue était des plus louables ; mais laisser tels quels les badauds s'arranger avec les difficiles propos de l'installation in situ ou autres performances compliquées, c'était une fois encore creuser le fossé de l'incompréhension entre les créateurs et les spectateur. Bref ; une belle cause vouée à l'échec.
C'est ainsi qu'il m'a paru tout simplement logique de proposer quelque chose de *décomplexant* : pour remonter à la source de cet art que peu de personne aujourd'hui peuvent se vanter de réellement comprendre (et je ne suis pas sûre d'en faire moi-même partie), il fallait quelques éclaircissements que seul le précurseur de l'art d'aujourd' hui pouvait apporter :

Marcel Duchamp lui-même devait accomplir cette tâche. Face à lui, un critique mondain verrait peu à peu tomber les illusions de l'art institutionnel ; et ses derniers mots, à mon plus grand étonnement, ont soulevé les applaudissements : « Je ne comprends que dalle » allait logiquement devenir une phrase clé de ma pièce. Face au succès de cette représentation et l'enthousiasme d'un public initialement venu là par hasard, j'ai donc décidé de poursuivre l'aventure, et de développer le propos : apporter une autre solution que l'adhésion, le rejet, ou l'indifférence face à l'art contemporain, était un challenge qui commençait à m'exciter au plus haut point, m'étant moi-même posé tout un tas de questions à ce sujet.

PERSONNAGES.

J'avais donc :

- un interviewer, critique d'art distingué et journaliste réputé, amateur de concept et de vernissages institutionnels, dont le discours reflète celui du bien-pensant de notre époque.
- Marcel Duchamp, père de l'art ne nécessitant pas de savoir-faire (le ready-made, donc, et par extension, les installations, les performances et j'en passe), pour comprendre pourquoi l'art est tel qu'il est aujourd'hui.

Mais pour apporter l'antithèse – ou en tout cas un autre « son de cloche » – au discours du « dadaïste », restait une dimension que j'estime capitale pour illustrer l'état actuel de l'art : l'artiste en tant qu'œuvre d'art lui-même, dont l'image est aussi vendeuse que son travail, au même titre qu'un « people » star de la chanson ou du cinéma, et jouant sans complexe avec le marché et les codes de la société.
Forcément Andy Warhol, initiateur de l'artiste « mondain » par excellence, ne pouvait que logiquement s'imposer.

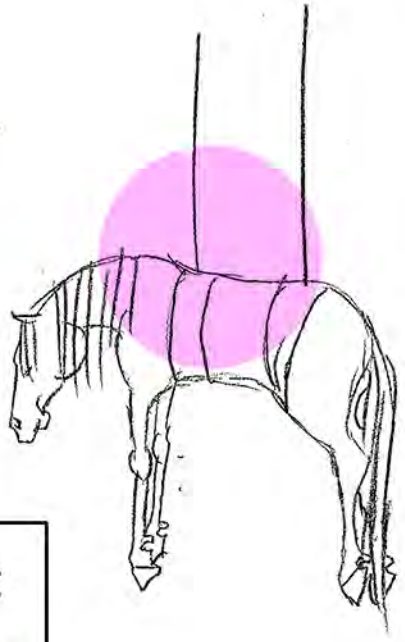
Enfin, pour étayer les discours de ces deux « poids lourds » de la création, manquait celle à laquelle le public allait pouvoir s'identifier : celle qu'on appelle communément Madame Tout-le-monde, complexée mais pas ignorante, un brin utopiste, tout en restant curieuse, allait prendre vie en la personne de Suzanne Grougnard, 29 ans, enseignante en maternelle, et fervente amatrice de peinture figurative.

Quatre personnages pour une pièce destinée à ceux qui ne comprennent « que dalle » ; mais aussi à ceux qui comprennent mais qui ne s'arrêtent pas à un simple soucis de distinction ; et enfin, à ceux qui se distinguent mais restent curieux.
Le travail de création allait donc pouvoir commencer.

[Sont cachés dans cette page : Maurizio Cattelan, Andy Goldsworthy, Andreas Gursky, Damien Hirst, Nnam June Paik, Jackson Pollock, Rose Sélavy, Andy Warhol]

3

CREA-TION



« Quand j'ai entendu que vous parliez d'art contemporain, j'ai voulu me tirer parce que c'est un truc qui m'emmerde. »

[Un spectateur, 3 octobre 2008]

Pourquoi une pièce sur les arts-plastiques, et plus précisément, sur l'art contemporain ? A priori, c'est un sujet peu répandu dans le répertoire théâtral, peut-être parce qu'il est un peu effrayant, et qu'il ne semble pas concerner grand-monde... Ce qui est bien dommage, parce qu'aujourd'hui, l'art est partout, mais qu'il s'est paradoxalement éloigné... du plus grand nombre.
D'où l'envie réelle de traiter de ce sujet... et de ses dysfonctionnements.

FICTION

Un des intérêts du théâtre est celui de créer du sens par la fiction. Soit une situation de départ – fictive ou non – et des personnages se confrontant les uns aux autres afin de défendre au mieux leur point de vue.
Ici, le principe est le même : idées et propos sur l'art contemporain se développent au sein d'une situation donnée, soit un galeriste « pompeux », commissaire d'une exposition prestigieuse qui ne se droulera pas comme prévu, qui croisera le chemin de deux « mastodontes » de l'art, soit Marcel Duchamp et Andy Warhol (morts depuis des décennies, cela dit en passant...) ; ainsi que celui d'une jeune femme représentante malgré elle du spectateur désireux mais non-averti, qui, par ses propos et ses actes, pourrait bien faire chavirer le débat initial.

PUBLIC

L'art contemporain s'est depuis quelques temps resserré sur une certaine catégorie de spectateurs : ceux qui maîtrisent la culture et jugent le monde à coups de références. Il n'est pas exclusivement celui auquel la pièce est destinée, bien au contraire.
On sait que « C'est beau » ou « Ça me plaît » sont des termes qui ne s'emploient plus. Parce qu'aujourd'hui, il est de bon ton de théoriser : en lieux et places des sentiments, il faut mettre des mots pour maîtriser l'inconnu qui fait peur. Face à l'œuvre, on dira « c'est intéressant » et on argumentera ce propos quand on a la culture ; on se taira quand on ne l'a pas. Mais trop rarement, on ne s'autorisera à apprécier ou non, simplement et sans complexes. Aujourd'hui, l'analyse est à la mesure de la connaissance et de la culture : alors que quelques érudits diplômés déambuleront sans honte dans un vernissage d'art contemporain, analysant avec précision les pourquoi-du-comment de l'exposition et appréciant l'œuvre selon son degré d'inaccessibilité, les autres se tairont simplement, par peur du ridicule, et évitant ainsi de passer pour de simples incultes, ou autres ignorants sans connaissances.
Ce texte veut donc s'adresser à un large public : outre les érudits de l'art qui trouveront de nombreuses anecdotes réelles ayant trait à l'histoire des arts plastiques, ceux qui n'ont pas forcément une culture développée dans ce domaine pourront découvrir les biographies d'Andy Warhol et Marcel Duchamp, tout en y voyant plus clair dans ce monde obscur qu'est celui de l'art contemporain, et pourront ainsi, peut-être, dire tout haut qu'ils n'y comprennent... que dalle.
Les spectateurs – érudits ou non – se retrouveront autour d'une réflexion axée autour des trois grandes questions mentionnées plus haut :
- Pourquoi l'art est-il tel qu'il est aujourd'hui ?
- Pourquoi l'image d'un artiste se vend elle aujourd'hui aussi chère que son œuvre ?
- Pourquoi n'y comprenons-nous plus rien ?
... et trouver, pourquoi pas, quelques réponses.

LE FOND...

Un des intérêts de cette pièce est de parvenir à faire coexister personnages fictifs (Ernest Marasme, Suzanne Grougnard, l'assistant) et personnages ayant vraiment existé (Marcel Duchamp, Andy Warhol). Les propos des artistes sont réels et référencés, mais sont soutenus et orientés par les questionsdu galeriste, et étayés par les réflexions de la jeune femme, représentante d'une catégorie de public qui n'a pas été élevé dans les méandres de l'art contemporain.
Les spectateurs découvriront donc une biographie avérée (et simplifiée) de ces deux monuments de l'histoire de l'art, avec l'explication de certains concepts relatifs à ces derniers (mention et descriptions de leurs œuvres principales, explication des ready-made de Marcel Duchamp et du concept d'installation, éclaircissement de la notion d'artiste-star instauré par Andy Warhol et du pop art, etc...), tout en suivant avec attention les histoires fictives de Suzanne Grougnard, institutrice et jeune mère de famille, et de ce galeriste, qui s'avèrera finalement moins inhumain qu'on pouvait le croire...

... ET LA FORME.

Il m'a donc semblé intéressant de confronter les arts plastiques aux arts du spectacle : parce que par l'affect, il me semble possible de décomplexer le spectateur qui ne trouve pas son compte dans les arts plastiques. Bien entendu, dans cette pièce, il est aussi question de théorie, mais pour dédramatiser un sujet aux premiers abords « épouvantablement sérieux », il est plus judicieux de prendre parti pour la mise à distance : le comédien n'est pas critique, mais « joue » au critique ; Marcel Duchamp et Andy Warhol sont un seul et même personnage ; l'interview est documentée mais fictive, et se déroule entre un galeriste imaginaire typiquement réel et deux artistes connus mais morts…
Ainsi, par le jeu, le propos devient moins grave, et par le rire, le sujet paraît moins… effrayant.
Le réel, déguisé en fiction, est souvent plus facile à appréhender.

Citons Hector Obalk, historien et critique d'art, dans un pamphlet écrit pour le hors-série de Télérama consacré à Warhol : « […] L'ennui, avec la réflexion théorique, c'est qu'elle finit par vous faire perdre de vue la « réalité artistique » des œuvres. Et leur réalité artistique n'est ni matérielle, ni iconographique, ni historique, ni littéraire : elle est dans l'effet immédiat que suscite l'œuvre […] »

… Quoi de plus vrai au théâtre, si ce n'est cette générosité transmise en temps réel qui, telle la « fenêtre ouverte sur le monde » d'Alberti, autorise encore la réflexion par l'émotion, et forme ainsi la mystérieuse alchimie entre le spectacle et le spectateur.

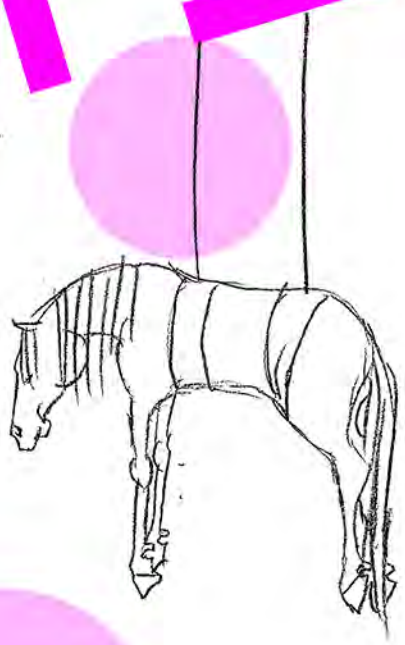
D'ailleurs, peu après la première représentation de la maquette de ce spectacle (Nuit Blanche de Metz – 2008), un spectateur est venu me voir, et m'a dit ces mots, quasi inespérés : « J'avoue que j'étais passé là par hasard – (nous avions joué en plein air) – et quand j'ai entendu que vous parliez d'art contemporain, j'ai voulu me tirer parce que c'est un truc qui m'emmerde et auquel je ne comprends rien ; et puis je suis finalement resté, et non seulement je me suis bien marré, mais en plus j'ai pigé plein de trucs, dont un en particulier : que je n'étais pas le seul à ne rien piger à l'art »...
… Ce qui fut encourageant, forcément.

Ce texte sera donc joué par trois comédiens professionnels (Céline Chevalier, Joël Helluy et Franck Fischer), qui interprètent chacun avec rigueur et sensibilité les divers personnages de cette pièce. La mise en scène donc orientée sur le jeu des acteurs, soutenu par deux musiciens, qui ont composé la structure musicale et originale de cette pièce (Mélanie Ferber et Thierry Reichmut).

La durée de la pièce est estimée à environ 1 heure 20 minutes.

3

EX-TRAITS



«Me voilà ! Il n'y a rien en dessous !!
Parler n’est pas grand-chose,
faire est tout !!»

[Andy Warhol]

Cette pièce a été jouée dans sa première version, sous le titre Le silence de Marcel. *Elle a été commandée pour la 1ère Nuit Blanche de Metz et co-produite par le théâtre de la Lucarne.*

Ayant rencontré un certain succès, elle a depuis été développée et ré-écrite en 4 actes, sous le titre Pourquoi y'a-t-il Que dalle... plutôt que Rien ?, et a désormais pris son propre envol, loin des conventions et des obligations inhérentes à l'évènement.

Voici quelques extraits choisis :

ACTE 1

Entre Ernest Marasme, journaliste et critique d'art, lancé avec fierté dans la lecture fumeuse d'un article dont il est l'auteur , et deux musiciens embauchés pour l'occasion.

[...]

Ernest : « [...] ce parallélisme sous-jacent et – paradoxalement – transversal (et quand je dis "transversal" c'est sans compter sur l'angulaire de l'œuvre, qui, à elle seule, démultiplie les champs d'actions...), c'est ouvrir la réflexion sur une problématique curviligne, que l'exposition, en partenariat avec notre journal et le Ministère de la Culture permet enfin d'aborder... Et pourquoi pas, pour les plus férus, de trouver, enfin, une solution».

Une musicienne : Une solution à quoi ?

Ernest : A la problématique curviligne !

Un musicien : J'ai rien compris.

Ernest : Je continue : « Douze artistes parmi les plus influents du para-subréalisme balte et américain ont choisi d'exposer leurs œuvres en résonnance avec les courants actuels du crypto-cubiste-post-obscurantiste, qui, comme nous le savons, a été un des mouvements fondateurs du simultanéisme transcendantal. Parmi les œuvres choisies, nous retiendrons le célèbre « Fais-moi bruire, je sens que je chois » de Klüt Kroprinski, « La vie comme ta mère » de Vatlav Pröskaya, sans oublier, bien entendu... »

Une musicienne *(chuchotant au musicien)* **:** C'est quoi, « curviligne ? »

Le musicien hausse les épaules.

Ernest : Bon, ça ne vous intéresse pas, ce que je vous dis ?

Une musicienne : Je demandais juste ce que voulais dire « curviligne »...

Un musicien : Moi, je ne comprends rien.

Ernest : « Curviligne », mademoiselle, ça veut dire que, contrairement à la droite – enfin, la droite en tant que « ligne », pas le contraire de la gauche – l'axe est ici formé par...

Un musicien : Est-ce qu'on pourrait au moins savoir où répéter ? Parce qu'on est payés au cachet, pas à l'heure ; alors si on pouvait se dépêcher un peu...

Ernest : Mais je n'en sais rien, moi ! Je ne suis pas là pour m'occuper de l'intendance ! Alors tantôt, je dois m'occuper des toasts au saumon, tantôt de la livraison du champagne, tantôt gérer les incapacités intellectuelles de la femme de ménage ; et maintenant, je dois jouer les animateurs de salle ET les nounous bienfaisantes pour des musiciens qui ont un esprit d'initiatives proche de celui du gnou ! Je suis un critique d'art, moi, pas un vulgaire organisateur de manifestations culturelles !!

Pendant le discours minorant d'Ernest, le musicien a quitté la salle.

Ernest *(à la musicienne)* **:** Où est votre collègue ?

Une musicienne : Il est parti. Vous l'avez vexé. Moi aussi d'ailleurs, mais vous avez de la chance, j'ai besoin de faire mes heures

pour l'intermittence du spectacle.

Ernest : Mais rattrapez-le !! Vite !

La musicienne ne bouge pas.

Ernest : S'il vous plaît.

Elle sort.

[...]

Entre Ernest Marasme, et Suzanne Grougnard, venue montrer ses tableaux au galeriste.

[...]

Ernest : Alors, allons-y, révélez moi vos plus grands secrets sur la peinture d'après motif et l'exécution du bouquet de fleur...

Suzanne *(mal à l'aise)* **:** Je... Je me suis surtout spécialisée dans le nu et le portrait. Et depuis quelque temps, justement, je tente de m'éloigner du modèle...

Elle sort ses toiles du carton : quelques bouquets de fleurs à l'exécution soignée mais pas transcendants non plus, un croquis de nu au fusain, le portrait d'un jeune enfant, et une toile vaguement surréaliste, avec de l'idée mais quelques maladresses.

Suzanne : Mon fils de cinq ans... (Montrant le portrait d'enfant) Voilà, celui-ci *(désignant le tableau surréaliste)*, c'est mon préféré : il s'appelle « Les obscurs espoirs de l'ego trip ». J'ai voulu y montrer la complexité existentielle que ressent parfois l'artiste, et par extension, l'individu en général...

Ernest : Ah, oui, c'est très clair !

Suzanne *(soudain flattée)* **:** C'est vrai ?

Ernest *(désignant une petite touche de couleur dans un coin du tableau)* **:** Oui, on voit bien toute la « complexité existentielle » dans cette petite tâche, là... *(Il pouffe de rire)*

Suzanne *(rangeant ses toiles à la hâte, gênée)* **:** Enfin, ce n'est pas grand-chose, je n'ai aucune prétention, hein, à vouloir révolutionner le monde... J'essaie juste de transmettre un message, d'apporter au gens que j'aime un repère pour... *(Soudain, le châssis de la toile "surréaliste", fourrée à la hâte, se brise).*

Ernest *(hilare et laissant Suzanne se démener avec ses toiles)* **:** Avec vous, madame, c'est le choc des cultures !

Suzanne : Je suis désolée... Le transport, sans doute...

Ernest : Sans doute...

Suzanne *(reprenant consistance)* **:** En tout cas, j'essaie juste de faire des choses qui me parlent, et qui parlent aux autres et...

Ernest : Ecoutez, ne vous vexez pas, mais vos toiles me parlent autant qu'un film avec Pierre Richard comme acteur principal...

Suzanne : Vous êtes méprisant. Moi, Pierre Richard me fait rire.

Ernest : Ce qui vous fait rire, c'est le figuratif, l'illustratif. Le vulgaire et l'évident.

Suzanne : Non. Ce qui me plaît, c'est la générosité. Qu'un artiste, contemporain ou non, me donne des clés pour comprendre son parti-pris et sa vision du monde.

Ernest : Du monde ! Mais quelle emphase ! Voilà un grand projet, dites-moi : donner sa vision du MONDE au MONDE. Et quelle est votre vision du monde... mademoiselle ?

Suzanne : Je trouve qu'il y règne une grande incompréhension entre les êtres... Pour replacer ça dans le contexte de l'art, je dirais que l'incompréhension se situe de plus en plus entre les artistes et le public, alors qu'au fond, il suffit parfois de peu pour faire une grande œuvre... Du savoir-faire, de l'imagi-

nation et des idées, quelques médiums et, surtout, comme je vous l'ai dit, beaucoup de générosité…

Ernest : … ainsi que quelques dizaines de milliers d'euros de subventions, mademoiselle. Au minimum.

Suzanne : Ça ne devrait pas être comme ça. Mes toiles m'en ont coûté à peine quelques dizaines.

Ernest : Et bien moi, je ne vous en donnerais pas la moitié. *(Consultant sa montre)* : Bien. Les cinq minutes sont bientôt écoulées, abrégeons-donc cette conversation des plus passionnantes et centrons-nous sur l'essentiel : qu'est-ce que vous voulez ?

Suzanne : Je voudrais... je voudrais exposer dans votre galerie.

Ernest éclate de rire.

Ernest : Ah-Ah-Ah ! (Il se ressaisit soudain) Dehors.

Suzanne : Mais, je...

Ernest : Dehors, vous me faites perdre mon temps, vous êtes autant artiste que moi je suis transformiste dans un cabaret. Votre art est insignifiant, mademoiselle, il n'intéresse personne. Avec vos croûtes, vous faites insultes aux grands de ce siècle qui ont bâtis les fondements de l'art. Ce qui se sont mis sans cesse en danger en osant laisser de côté les simples considérations esthétiques que vous appelez le « Beau » : Marcel Duchamp, qui a osé bouleversé les codes de la création en exposant des objets tels quels, sur lesquels il apposait juste sa signature, et s'appropriait ainsi l'objet en l'élevant au statut d'œuvre d'art ; Andy Warhol, qui a interrogé le statut de l'artiste et qui, par son travail et sa personnalité, est devenu bien plus œuvre d'art que ses œuvres elles-mêmes ; des artistes, mademoiselle, des vrais, qui sont les pères de l'installation, de la performance, de l'in situ et j'en passe. Des artistes qui ont relégué le joli et le savoir-faire aux oubliettes pour nous ouvrir sur un champ de possibilités tellement plus important ! [...]
(A Suzanne, agacé :) De toutes façons, je vous parle de gens que vous ne devez même pas connaître, ou dont vous mépriseriez le travail parce que vous ne comprenez rien à la notion de concept.
Alors si vous voulez voir de l'art, revenez lorsque l'exposition aura commencé. D'ici là, laissez-moi terminer mon travail, vous voyez bien que j'ai un vernissage à préparer.

[...]

ACTE 2

Entre l'assistant, viré, et Suzanne, humiliée.

Dehors.

L'assistant tague sur les murs de la galerie : « Ne fais pas attention à ce que l'on dit sur toi. Contente-toi de le mesurer. (A.Warhol) ». Et : « Plus la critique est hostile, plus l'artiste devrait être encouragée. »

Suzanne : Qu'est-ce que vous faites ?

L'assistant : Je m'exprime.

Suzanne : En dégradant les murs de cette galerie ?

L'assistant : Ce n'est pas de la dégradation, c'est un service rendu à la nation.

Suzanne : *(Elle lit)* C'est de vous, ça ?

L'assistant : Non, c'est de Marcel Duchamp.

Suzanne : Oh, dites, c'est drôle, on vient justement de me parler de cet artiste !

L'assistant : Moi je suis un grand fan. Marcel Duchamp disait également que l'art est une chose beaucoup plus profonde que le goût d'une époque : on peut être traité d'iconoclaste un jour, puis être monté aux nues le lendemain. Tout est une question de mode, après tout... Duchamp en a également fait les frais, ses propos à lui non plus,

ne sont pas toujours compris !

Suzanne : Ah bon ? On vient de me dire le contraire !

L'assistant : Sans doute quelqu'un qui n'a pas compris son œuvre... Duchamp était un farceur ; le fait d'exposer un objet manufacturé dans une galerie était sans doute, à l'origine, une blague qui en disait plus sur le regardeur que sur l'artiste... Ces spectateurs pour qui le bla-bla autour d'une œuvre est plus important que l'œuvre elle-même !

Suzanne : Et Warhol ? Il paraît que c'est un artiste incroyable ; moi j'avoue que le connais uniquement parce que j'ai un T-Shirt avec Marylin Monroe façon pop reproduite dessus...

L'assistant : Il est incroyable dans le sens où il a été un des premiers « people » des arts plastiques ; son œuvre n'a par contre rien de révolutionnaire... Ceci-dit, il a su jouer avec la marchandisation des œuvres d'art avec brio, et en ce sens, aux vues de l'économie de l'art actuel, oui, c'était un précurseur, et donc un génie !

Suzanne *(tendant la main)* **:** Je m'appelle Suzanne, enchantée de vous connaître !

[...]

ACTE 3

Entre Ernest et lui-même, et un musicien.

[...]

Ernest : Ce n'est pas vrai, tout le monde est contre moi, aujourd'hui... Personne n'est foutu d'être un tant soit peu sensible à l'art, ma parole ! Une bande d'incultes, voilà ce qu'ils sont tous ; une bande d'incultes... *(Il boit sa coupe d'un trait, puis éructe à l'attention des musiciens)* Sachez que l'art est réservé à ceux qui veulent bien faire l'effort de le comprendre ! *(Pour lui même, en se réservant une coupe :)* Mais ce qu'ils ne savent pas, ces analphabètes, c'est qu'ils sont en présence de la plus grande exposition de cette décennie... *(Soudain inquiet :)* Et si ça ne fonctionnait pas comme prévu ? Et si le monde n'était constitué, au fond, que de profanes et d'illettrés qui ignorent tout des champs merveilleux de l'art contemporain ? Ce serait une catastrophe... *(Aux musiciens :)* Vous ne me ferez pas rater mon vernissage, bande d'ignares ! Vous savez combien Monsieur Millet a allongé d'euros pour que cette exposition voie le jour ? Vous savez ?? *(Il attrape une bouteille de champagne qu'il commence à boire au goulot)*

Le musicien : Heu... Non...

[...]

Entre Ernest qui s'est assoupi entre-temps, et Marcel Duchamp.

[...]

Un homme entre.

Marcel Duchamp : Je peux utiliser vos toilettes ?

Ernest : Bon, dites, on n'est pas dans un hôtel, ici ! Vous n'avez qu'à...

Marcel Duchamp : C'est une envie pressante.

Ernest : Bon, mais dépêchez-vous. C'est par-là.

Ernest se lève.
Soudain, un énorme bruit provient des toilettes. Ernest se lève pour aller voir ce qui se passe quand l'homme revient, les W-C sous le bras, qu'il pose sur le socle du poisson mort, avant de jeter ce dernier dans la cuvette et de signer le résultat par « R.Mutt ».

Marcel Duchamp : Ça va mieux... Excusez-moi, je vous l'avais dit : une envie pressante...

Ernest : Mais vous êtes cinglé, ou quoi !! *(Pour lui :)* Ce n'est pas possible, c'est une catastrophe…

Marcel Duchamp : Ah non. Permettez-moi de m'inscrire en faux, mais c'est une performance.

[...]

Marcel Duchamp : [...] C'est donc vers cette époque que le mot « ready-made » me vint à l'esprit pour désigner cette forme de manifestation. Des objets tout fait, déjà prêts ! Ça pourrait être un bon slogan de réclames, ça... « Les œuvres Duchamp : déjà fabriquées, prêtes à exposer ! »

Ernest : Oui, enfin, être un artiste, ce n'est quand-même pas si simple...

Marcel Duchamp : Vous savez, un tableau, même abstrait, est de l'art dès qu'on accepte de le regarder comme un tableau : un ready-made – une pelle à tarte, un moule à gaufre ou ce que vous voulez – est tout simplement de l'art, pour les mêmes raisons.

Pendant ce dernier discours, Marcel Duchamp est allé poser un stylo (ou un verre d'eau, ou son chapeau, ou ce qu'on veut) sur un des socles de la galerie.

Marcel Duchamp *(désignant son « œuvre)* **:** Regardez, c'est de l'art ! Quand on y pense, c'est con comme un ballon.

Ernest : Ah, mais permettez-moi de m'inscrire en faux ! A votre époque, ce fut un acte remarquable, d'un génie sans précédent ! Si l'art contemporain est tel qu'il est aujourd'hui, c'est parce qu'un jour, un homme comme vous a voulu enfin s'extraire des conventions rétrogrades de l'art !

Marcel Duchamp : « A mon époque »... Vous voyez, vous commencez à croire que je suis bien celui que vous ne vouliez pas que je sois !

[...]

Marcel Duchamp : [...] Saviez-vous que je suis devenu capitaine de l'équipe de France en 1935 ?

Ernest : Oui, certes, c'est tout à fait passionnant ; cependant vous n'êtes peut-être pas au courant, mais votre urinoir a été élu en 2004, comme – je cite « le modèle le plus influent du XXe siècle par cinq cents personnalités parmi les plus influentes du milieu de l'art »…

Marcel Duchamp : Ça me fait une belle jambe, tiens… A cette époque, je mangeais des pissenlits par la racine depuis 36 ans.

Ernest : Vous êtes coriace, vous…

Marcel Duchamp : La mort, ça vous durcit l'échine.

Ernest : Arrêtez votre cirque ; vous êtes aussi mort que cette Joconde ici présente est vivante !

La Joconde, sur le mur, cligne de l'œil. Ernest reste coi.

Marcel Duchamp : Vous voulez que je vous raconte une blague ?

Ernest : Encore ?? Je…

Marcel Duchamp : « Un psychanalyste visite une galerie de peinture et tombe en arrêt devant une toile représentant une sorte de tache d'encre aux contours indécis. Avisant l'auteur de cette œuvre, il lui dit : « Je vous l'achèterais bien pour orner un mur de ma salle d'attente, mais j'ai peur que mes patients ne trouvent cela vraiment trop obscène ». *(Rires solitaires)*

[...]

Entre Marcel Duchamp, et une musicienne, arrivée là par hasard.

[...]

Marcel Duchamp : Aah, les obscurs es-

poirs de l'ego trip... *(A la musicienne :)* Vous vous intéressez à l'art, mon petit ?

La musicienne *(chuchotant, comme si ce qu'elle allait dire était un secret tabou)* **:** Pas vraiment, moi c'est plutôt la musique, vous savez... Enfin, si, j'aime bien Van Gogh, Buffet – enfin le peintre, pas le meuble – les reproductions de paysages... Et les BD, aussi, mais je ne sais pas si c'est de l'art ? En tout cas, j'en ai quelques-unes, surtout des Astérix ; mais à part ça, j'avoue que, heu...

Marcel Duchamp *(gentiment exalté)* **:** Van Gogh, les reproductions de paysages, Astérix... Vous avez raison : l'ennemi de l'art c'est le bon goût ! *(Il se lève)* Et Alberti aussi, tenez, avait raison : « l'art est une fenêtre ouverte sur le monde » ! A french window !

La musicienne : Hein ??

Marcel Duchamp : Rien, mon petit, ça n'a aucune espèce d'importance. Ça et tous ces marchands de tapis qui te disent : « Ah! Si vous me faisiez dix paysages dans ce style-là, j'en vendrais autant que vous voudrez ! » C'est ce que j'ai voulu éviter toujours, d'être professionnel dans le sens d'être obligé de vivre de sa peinture...
Comme ce n'était pas du tout mon intérêt ou mon amusement, je ne le faisais pas...

Il se dirige vers la Joconde et l'affuble d'une paire de moustaches.

Marcel Duchamp *(en regardant son œuvre)* **:** Ça, c'est amusant ! *(Il se tourne à nouveau vers la musicienne, qui n'a cessé de le suivre des yeux :)* Voulez-vous que je vous initie à l'art, mon petit ?

La musicienne *(fan)* **:** Oh, j'adorerais !

Marcel Duchamp : Alors venez.

La jeune femme se lève, tout sourire et rejoint Marcel Duchamp. Il lui passe un bras sur l'épaule.

Marcel Duchamp : Nous pourrions travailler ensemble... Vous connaissez Klein ?

La musicienne : Calvin ?

Ils se dirigent vers les coulisses.

Marcel Duchamp : Non, Yves. Je ne peux pas dire que je sois fan, mais il a parfois eu de bonnes idées... *(Un peu pervers :)* Ses femmes nues allongées lascivement sur des toiles, comme autant de pinceaux vivants, par exemple... Nous allons faire de grandes choses, vous et moi...

[...]

Entre Ernest, et Andy Warhol.

[...]

Un homme, affublé d'une perruque argentée, entre à son tour, solennellement. Il a les mêmes traits que « Marcel Duchamp » et tient un appareil photo. Soudain, il aperçoit Ernest.

Andy Warhol : Oh ! Sublime !!!

Il se dirige précipitamment vers Ernest : arrivé près de lui, il le regarde longuement.

Andy Warhol : « Les grandes stars sont celles qui font des gestes, des choses qui vous sautent à l'œil à n'importe quel moment, même un simple mouvement dans leurs yeux ! »

Il prend une photo, qui s'affiche sur l'écran, pop. Il regarde son œuvre.

Andy Warhol *(dubitatif, à Ernest)* **:** Ah. Ne vous formalisez pas : je dis parfois des sottises. Mais ne vous en faites pas, mon vieux : à l'avenir, chacun aura son quart d'heure de

célébrité mondiale...

Ernest : Puis-je savoir qui vous êtes ? Si vous êtes invité au vernissage de ce soir, je vous demanderais de revenir un peu plus tard, la galerie n'est pas encore ouverte !

Andy Warhol *(apercevant quelque chose)* **:** Oh !

Andy Warhol aura saisi la coupe d'Ernest, et l'aura prise en photo. Il observe à présent le résultat, satisfait. Il y boit le reste de champagne. Ernest esquisse un geste de protestation.

Andy Warhol : Vous êtes le type de la télévision ?

Ernest : Non, Monsieur, je ne suis pas le « type de la télévision » ! Et vous ? Vous êtes qui, à la fin ?

[...]

Un temps. L'artiste continue à prendre tout ce qu'il voit en photo, Ernest y compris.

Ernest *(sur les nerfs)* **:** Dites-moi, vous... vous ne pourriez pas arrêter de prendre tout ce que vous trouvez en photo ? Parce que... parce que c'est un peu agaçant...

Andy Warhol *(photographiant Ernest)* **:** Les médias, aujourd'hui, on ne peut pas faire sans.

Ernest : Oui, ça, vous l'avez déjà dit.

Andy Warhol *(s'arrêtant de photographier)* **:** Cette interview, c'est pour aujourd'hui, ou pour demain ?

Ernest : Je crois que vous faites erreur, je ne suis pas journaliste. Et à présent je vous prierais de sortir, parce que j'ai un vernissage qui commence dans moins d'une heure !

Andy Warhol : C'est dommage, parce qu'aujourd'hui, les médias, on ne peut pas faire sans.

Ernest : C'est peut-être un gag de répétition volontaire, mais je dois vous avouez que je commence à vous trouver lassant !

Andy Warhol : « Ne fais pas attention à ce que l'on dit sur toi. Contente-toi de le mesurer. »

[...]

Andy Warhol : [...] Vous ne trouvez pas que les grands magasins sont un peu comme des musées ?

Ernest : Heu, il y a quand-même quelques différences entre une boîte de steaks hachés Picard et un tableau de Francis Bacon...

Andy Warhol : Vous trouvez ? Lesquelles ?

Ernest : Une pointe de concept et de savoir-faire, peut-être...

Andy Warhol : Mes concepts ne s'éloignent que très peu de ceux d'un ouvrier travaillant à la chaîne... Quant au savoir faire, je vous avoue qu'un de mes assistants, ou n'importe qui d'autre, peut reproduire les motifs aussi bien que moi !

Ernest : Mais qu'est-ce que vous avez tous à considérer vos œuvres comme de vulgaires impostures ! Si vous êtes entrés dans l'histoire de l'art, c'est bien parce que vous aviez un peu de talent, bordel !

Andy Warhol : Le génie n'est pas qu'une question de talent artistique, vous savez...

[...]

Andy Warhol : Dans mon œuvre, la fenêtre est ouverte sur NOTRE monde. Ce n'est déjà pas si mal.

Ernest : Quelque part, vous adhérez donc à ce monde qui est le nôtre, et qui au fond, a très peu changé depuis votre décès, en 1987...

Andy Warhol : Je ne veux pas nager à contre-courant : c'est trop fatiguant. Et puis,

si le monde est ignorant, ce n'est pas de ma faute.

Ernest : Oui, mais en tant qu'artiste et en tant que vedette, et je répète cette citation de Jeff Koons : votre mission n'est-elle pas de « toucher l'humanité, de faire un monde meilleur » ?

Ernest : De toute façon, à l'heure actuelle, même si vous êtes un escroc, vous restez une vedette. Vous pouvez écrire des livres, passer à la télé, donner des interviews – vous êtes une célébrité et nul ne vous méprise parce que vous êtes un escroc. Vous êtes quand-même au firmament, parce que les gens veulent avant tout des stars, et c'est tout.
Moi, je touche donc l'humanité parce que je fais un art qu'elle comprend : vous savez, tout le monde se ressemble et agit de la même façon, et nous ne faisons que progresser dans cette voie. Ouvrir l'humanité sur le monde et lui forger une opinion différente ? Quand chacun pensera exactement ce qu'il a envie de penser, alors tout le monde aura probablement les mêmes opinions et ce sera pareil. Je n'y peux rien, c'est comme ça.

Ernest : Il y a du cynisme désespérant dans votre « C'est comme ça »…

Andy Warhol : Non, du pragmatisme, c'est tout.

[...]

Entre Andy Warhol, et un musicien.

[...]

Andy Warhol se dirige vers la sortie. Il s'arrête soudain à la hauteur du musicien.

Andy Warhol (au musicien) : Vous vous intéressez à l'art, mon petit ?

Le musicien *(sur ses gardes)* **:** N'y pense même pas.

[...]

ACTE 4

Entre Ernest, et Suzanne.

[...]

Ernest ouvre les yeux, hagard. A ses pieds des coupes et des bouteilles de champagne vides.
Il se lève, semble souffrir d'une gueule de bois prévisible. Il remet de l'ordre, tandis que les musiciens jouent de la musique d'ascenseur.

Il contemple le poisson mort ; quelque chose a changé en lui.

Suzanne entre. Elle porte une robe de soirée et est apprêtée.

Ernest : Ah vous voilà encore, vous ! *(Il la regarde, troublé :)* Vous êtes... très belle...

Suzanne : « Très belle... » Nous passons de l'obscénité à la grossièreté ! Ah moins que dans votre cas, ce ne soit l'inverse...

Ernest : Heu... Certes, mais Rodin disait qu'« il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle ».

Suzanne : D'accord, d'accord mais édifiez-moi, vite, avant que le vernissage ne commence : on va sans doute me poser des questions ce soir et je n'aurais pas vraiment les mots – ni la culture, c'est vrai – pour expliquer ce que je ressens… Ça ce dit encore, ça : "je ressens", dans une galerie branchée ?

Ernest *(réfléchissant)* **:** Non. Le sentiment, en art, c'est définitivement has been. On utilisera plutôt des mots comme : "résonnance", "expérimentation", "lecture"…

Suzanne : "Lecture" ?

Ernest : Oui, si vous êtes face à une œuvre dont vous ne comprenez absolument pas le sens, vous pourrez déclarer, à vos interlocu-

teurs ébahis : "La lecture particulière de cet espace transversal me place dans un champ d'expérimentations qui me laisse sur le cul". Et plus généralement, vous pourrez dire "C'est intéressant" avec une mine perplexe, on ne vous en voudra pas.

Ils rient.

Suzanne : Mince alors, j'ai frôlé le lynchage ! Vous m'imaginez dire à voix haute "je comprends que dalle" au milieu de tout ces gens érudits ? Heureusement que vous êtes là!

Ernest : Sans moi, madame, vous auriez très bien vécu cette ignorance assumée qui est peut-être le seul signe valable d'intelligence dans ces sociétés averties… Moi, la culture fait que je ne tolère plus l'innocence… et c'est bien dommage. L'art finalement est une fenêtre ouverte sur le monde... Mais que faire si nous n'arrivons même pas à voir au travers, ou pire, si la fenêtre reste fermée ? C'est ce qui se passe trop souvent aujourd'hui, et le monde, justement, reste souvent sur le pas de la porte...

Suzanne : Dites-donc ! Quel revirement soudain ! Vous deviendriez tolérant ? Que vous est-il arrivé... Des apparitions révélatrices ?

Ernest : Des... des apparitions ?

Un temps.

Suzanne *(riant soudain et lui tapant dans le dos)* **:** Mais non, je plaisantais !

Ernest paraît soudain déprimé. Il se rasseoit.

Ernest : Je ne sais plus quoi faire mademoiselle... *(Il désigne les œuvres, la galerie)* Est-ce que je crois vraiment en tout ça ? Et ce poisson mort, là, qui semble soudain se moquer de moi...

Suzanne : Est-ce que vous-même, vous comprenez le sens de toutes ces œuvres, là, que vous exposez ?

Ernest : Non, bien sûr que non. Mais l'art contemporain me permets de m'interroger… et ça, n'est-ce pas, ça reste une forme de liberté ! En ça, je lui suis reconnaissant…

Un temps. Ernest est perdu dans ses pensées.

Suzanne : Est-ce que vous êtes heureux ?

Ernest lève la tête.
On entend les invités arriver.

Suzanne : Je veux dire : est-ce que l'art vous rend heureux ?

Ernest *(après un temps)* **:** Je ne sais pas. Vous savez, je ne suis pas un artiste. Et pourtant, je me permets de juger ce que je suis incapable de faire…

Suzanne : Vous regrettez de ne pas être un artiste ?

Ernest : Oh non, moi, je voulais être pompier, vous savez… J'ai choisi un métier d'intello-gauchiste pour épater ma mère !

[...]

Ernest : Voulez-vous m'épouser ?

Suzanne : Pardon ?!

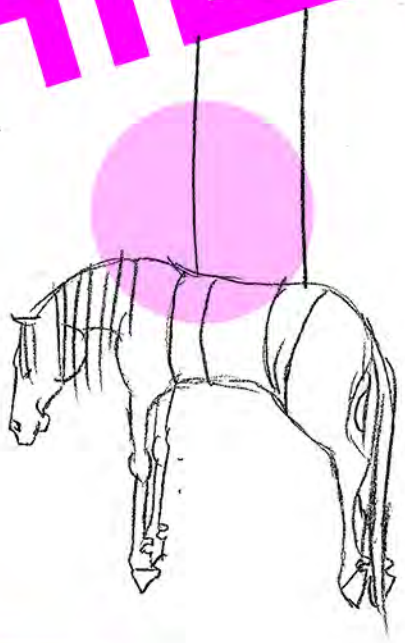
Ernest : Je me disais : nous pourrions partir vous et moi … Vous connaissez le Mexique ? Descendre ensemble le fleuve Usumacinta… Non : plutôt un club vacances sans histoires entre Cancun et Playa Del Carmen : siroter un cocktail au bord de la piscine entre un couple de fonctionnaires administratifs et une famille du Nord-Pas-de-Calais qui a sacrifié douze mois d'économie pour un voyage en classe éco ! Qu'en pensez-vous ? (Suzanne tente de parler) Non, ne dites rien : je n'en peux plus, j'aspire à la liberté, celle qui ne contrôle ni les actes ni l'esprit, et je ne

suis pas heureux ; des années que je me soumets à l'avis du mieux pensant ; des années que je révise mes compliments en prévisions de telles ou telles expositions, que j'expose des artistes qui me méprisent ou qui m'utilisent, que je pratique la masturbation intellectuelle de la pire façon qu'il soit parce que je ne sais rien faire avec mes mains… si vous n'aimez pas les longs voyages, nous pourrions visiter l'Europe ! L'Italie, c'est romantique, vous savez, il ne s'y trouve pas que des artistes qui pendent des enfants dans les arbres ou qui lacèrent à coup de couteau la virginité des toiles…
(Suzanne tente de parler) Non, non, écoutez-moi encore… Je suis une victime, le savez-vous ? Une victime qui a réfuté l'innocence… Mais vous, vous m'avez ouvert les yeux ! Criez-le, que vous ne comprenez que dalle ! Je serai le premier à applaudir cette performance, croyez-le ! … vous dans une belle robe blanche, pure, immaculée, et moi… *(Il hurle à l'assistance :)* JE NE COMPRENDS QUE DALLE ! QUE DALLE, VOUS M'ENTENDEZ ??

[...]

5_

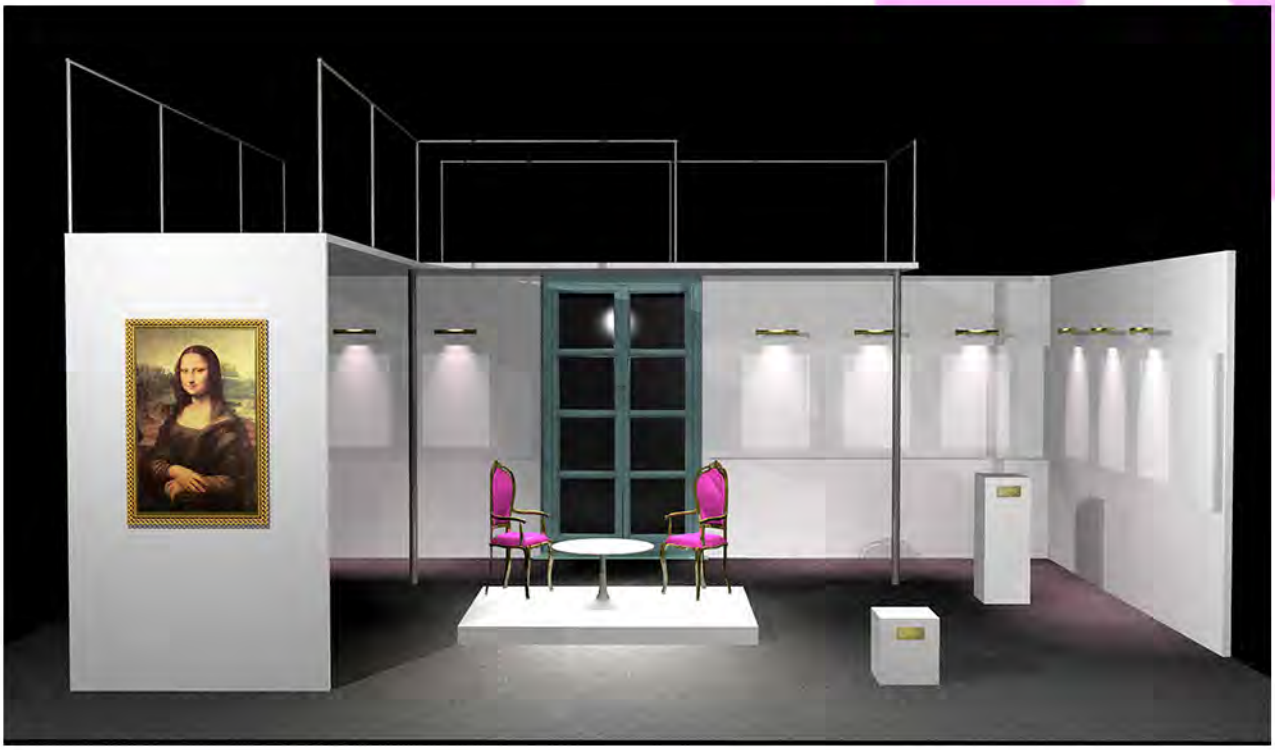
SCENO-GRAPHIE



« Savoir qu'un artiste a étudié de long en large – je ne sais pas, moi – *La critique de la raison pure*, pour finalement planter une pelle dans un tas de charbon au milieu de la galerie la plus branchée du moment, ne m'intéresse pas. »

[Suzanne Grougnard]

Scenographie et decors.

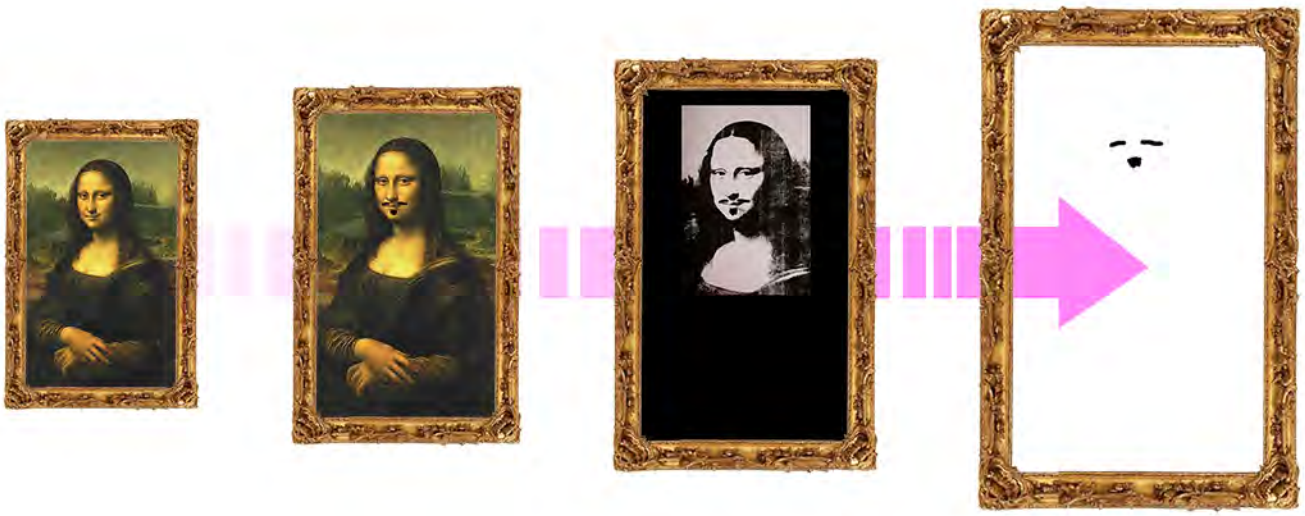


Le principe :

La galerie d'art contemporain, minimaliste, blanche, rectiligne, comme il en existe des milliers d'autres. En son sein, des traces d'oeuvres qui ont été, dans l'attente d'oeuvres qui seront. La neutralité est de mise et l'art est, concrètement, absent. En attendant, un entre-deux suspendu, lieu de la rencontre et de l'interview. Seul signe artistique : un cadre doré travaillé, contenant un tableau éphémère et irréel, évoluant au fil de l'entretien.

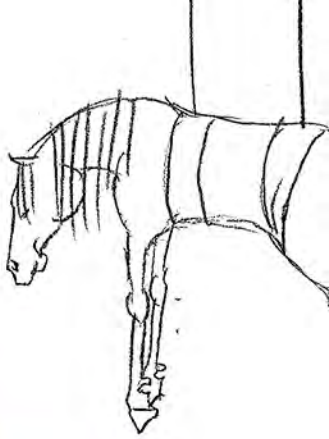
Au fond, «l'entrée des artistes» : à la manière de Duchamp et de sa *French Window,* ou de la fenêtre ouverte sur le monde d'Alberti.

Puis, surplombant le tout, une passerelle, hors-lieu de déambulation, et espace de jeu... au dessus de tout ça : pour prendre du recul par rapport au propos, et par rapport à l'espace, les acteurs, mais également les musiciens, utiliseront ce lieu comme volonté... d'émancipation.



Détail du « tableau éphémère», évoluant au fil de la pièce pour n'être, en fin de compte, plus qu'une trace.

6_



LES HEURES PANIQUES

« La morale la meilleure,
En ce monde où les plus fous
Sont les plus sages de tous,
C'est encore d'oublier l'heure »

[Paul Verlaine]

« La vie, c'est une panique dans un théâtre en feu. »

[Jean-Paul Sartre]

La compagnie *Les Heures Paniques* est une toute jeune association, née officiellement le 26 novembre 2009. Cette création est partie d'une volonté commune de s'ancrer dans le paysage culturel, et plus précisément théâtral, de la région Lorraine ; berceau artistique pour la plupart de ses membres. En effet, entre le théâtre du Saulcy, l'Université Paul Verlaine ; la participation active dans diverses compagnies professionnelles régionales (Java Vérité, Les Bestioles, le théâtre de La Lucarne, Les lapins noirs, Les 4 coins, La Fleur au Fusil...) et le travail sous la direction de quelques metteurs en scène «phare» de la région (Michel Didym, Laurent Gutmann, Julia Vidith, Bertrand Sinapi, Jean de Pange...) ont été autant de formation et d'expériences qui ont réunis les acteurs de la compagnie.

VOLONTES.

« [L'art] est une fenêtre ouverte sur le Monde » Cette citation étendue d'Alberti est le point de mire de la recherche artistique de la compagnie. Parce que si l'expression artistique part souvent de la vision d'une seule personne (auteur, metteur en scène, etc...), elle a pour désir de s'étendre aux acteurs qui la défende, jusqu'au public qui la perçoit.
Le désir de la compagnie est donc de faire un théâtre accessible et engagé ; accessible parce que parlant un langage intelligible et s'adressant avec générosité, au plus large public possible ; engagé parce qu'en résonnance avec le monde qui nous entoure et les principes qui nous sont chers.

Eviter l'art nombriliste et complaisant, (« Ma vie, mon œuvre, mon cul ») ainsi que l'art propagandiste qui matraque le monde à coup d'idées conformistes, est également une des volontés du collectif : parce que le théâtre doit être avant tout... généreux.

PROJETS.

Que Dalle – Une histoire de l'art est la première pièce portée par la Compagnie Les Heures Paniques. Elle s'inscrit dans les principes de l'association par son caractère informatif (qu'est-ce que l'art contemporains ? Qui en sont ses acteurs ?) et polémique (L'art contemporain est-il vraiment en adéquation avec son temps ? S'est-il trop éloigné de son public ?). L'humour est l'un des éléments-clé de cette création, afin de porter le message avec le plus... de légèreté possble. Parce qu'une des fonctions du spectacle vivant, ne l'oublions pas, même si ce rôle est souvent remisé à « l'entertainement de bas-étages », est également celui de divertir... avec subtilité.

LES MEMBRES.

Bureau

Président : Loïc Nowak, chargé des relations public et entreprises du Centre Dramatique National de Thionville (57)
Vice-président : Johannes Peeters, professeur agrégé en arts plastiques, à l'Université Paul Verlaine (Metz - 57)
Secrétaire : Aleksandra Borowiec, chargée de cours en «Arts du spectacle», à l'Université Paul Verlaine (Metz - 57)
Trésorier : Jean-Luc Ciber, vidéaste

Comité d'administration

- Laurent Gutmann, metteur en scène et ancien directeur du CDN de Thionville (57)
- Julie Gothuey, scénographe et chargée de cours en «Arts du spectacle», à l'Université Paul Verlaine (Metz - 57)
- Anne-Gaëlle Lambert, romancière et conseillère municipale de la Ville de Sierk-les-Bains (57)

Equipe artistique

Directrice artistique : Maud Galet-Lalande, comédienne, auteur et metteur en scène.

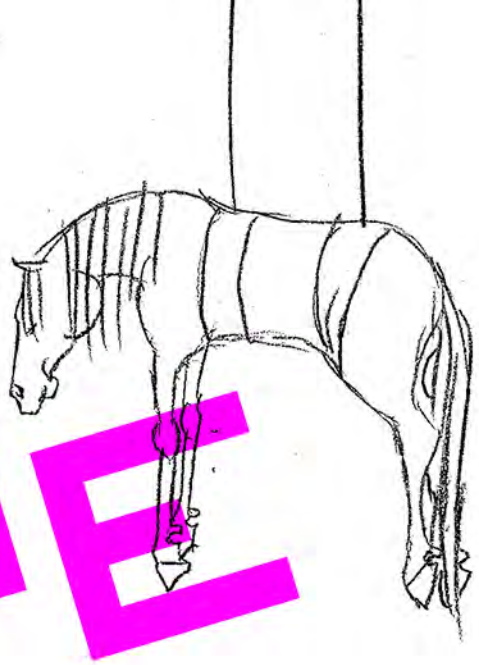
Franck Lemaire (comédien), Céline Chevalier (comédienne), Joël Helluy (comédien), Franck Fischer (comédien), Mélanie Ferber (compositeur – interprète), Sacha Meintzer (compositeur – interprète), Manon Poinsaint (comédienne), Aude Pâris (comédienne), Sylvain Knecht (comédien), Anne Bertrand (plasticienne), Cédric Bonfanti (décorateur – plasticien), Frédéric Fischer (vidéaste), Pascale Toniazzio (comédienne – marionnettiste).

Contact : *heures.paniques@gmail.com*

Association loi 1908 - SIRET : en cours d'attribution

7

L'ÉQUIPE



« *Nous allons faire de grandes choses, vous et moi...* »

[Marcel Duchamp, quelques années après sa mort]

TEXTE ET MISE EN SCENE

Maud Galet-Lalande

Auteur et metteur en scène

Issue d'une double formation artistique et théâtrale (Maîtrise d'arts-plastiques en 2004, C.E.S.A.P à l'école des Beaux Arts de Metz en 2005, et école de théâtre Acting International sous la direction de Robert Cordier à Paris en 2007), elle est aujourd'hui intermittente du spectacle et joue actuellement pour la Cie Tamanoir, la Cie des Bestioles, le théâtre de la Lucarne (Metz) et la Cie Kalisto (Mulhouse). Elle a également suivi plusieurs formations professionnelles sous la direction de Michel Didym ou Laurent Gutmann, et a joué pour le cinéma et la publicité.

Parallèlement, elle a rédigé un mémoire en histoire de l'art qui a reçu les félicitations du jury, sur l'art érotique et la censure, de la préhistoire à nos jours (consultable à la bibliothèque universitaire sous un titre plus... éloquent) et a participé à plusieurs expositions collectives au théâtre du Saulcy de 2001 à 2004.

Elle a mis son premier texte en scène (Le silence de Marcel, première version de Que Dalle - Une histoire de l'art) en octobre 2008, pour la première édition de la Nuit Blanche à Metz, puis a signé le texte et la mise en scène des « Hauts-faits de Saint Nicolas », pour une commande du Conseil Régional de la ville de Metz en décembre 2009.
Elle est également la directrice artistique de la Compagnie « Les Heures Paniques ».

LES COMEDIENS

Céline Chevalier

. . . Suzanne Grougnard

Poursuivant des études en arts du spectacle à l'université de Metz, elle préside parallèlement le théâtre universitaire de Saulcy durant la saison 2002 v- 2003.
C'est à cette époque qu'elle s'est formée au métier de comédienne, en participant à de nombreux stages professionnels et master-class, sous la direction notamment de Michel Didym, Jacques Vincey, Joseph Danan, ou Eugène Duriff.
Elle a depuis joué dans de nombreuses pièces (*Quelqu'un va venir* de Jon Foss, *Judith et Lucrétia* de Marco Antonio de la Parra, *La Mouette* d'Anton Tchekhov, *Oxygène* de Ivan Viripaev...) dans diverses compagnie de la région (Théâtre du Jarnisy, Cie des 4 coins, Tamanoir, La fleur au fusil, Cie Kalisto - Alsace...).
On la retrouvera, à la saison prochaine, dans *Oxygène* d'Ivan Viripaev, programmé notamment à la Comédie de l'Est (Centre Dramatique de Colmar).

La Mouette - Cie La Fleur au Fusil

La demande en mariage - Cie Kalisto

Joël Helluy

Marcel Duchamp / Andy Warhol

Il est un des membres fondateurs de la Cie Tamanoir, et a joué dans toutes les création depuis sa fondation en 2001. Sa formation et

son enseignement reposent sur diverses influences, à travers les créations notamment de Didier Doumergue (Studiolo-IRTS), Bertrand Sinapi (*Les bâtisseurs d'empires*, *L'arrache cœur*... pour la Cie Pardès Rimonim), ou Julia Vidit (actuellement à l'affiche de *Fantasio*, pour la Cie Java Vérité).

Il intervient également en tant qu'animateur de théâtre au sein de différentes structures, et encadre
des ateliers de création et d'éveil (La Passerelle, Scène Nationale de Bar le Duc...)
Il a réalisé cinq mises en scène avec Tamanoir (dont *La machine à essorer les tripes*, d'après Charles Bukowsky).

La Mouette -
Cie La Fleur au Fusil

Fantasio - Cie Java Vérité

Franck Fischer

Ernest Marasme - galeriste

Franck Fischer est comédien et conteur.
Depuis une dizaine d'année et malgré une formation de clown de théâtre, il bâtit plus particulièrement son travail sur le texte et la voix comme source du jeu et du geste.

Avec les contes (qu'il écrit et joue pour les enfants), il s'intéresse également à la poésie sonore mais aussi le doublage de cinéma et le commentaire de documentaires.

A Nancy, il a travaillé avec de nombreuses compagnies, telles la Compagnie d'Urgence II, les Crieurs de Nuit… mais aussi avec des formations musicales comme les Papillons, Full Metal Ponette, Les Lapins Noirs, ou le Gradus Ad Musicam.

A Metz, il a pu collaborer avec Pierre Frédérick Klos, Didier Doumergue, la Skan Compagnie, ou la compagnie Viracocha-Bestioles.

Je voudrais être star
réal. Frédéric Arnould

LES MUSICIENS

Thierry Reichmut

Chanteur, compositeur et interprète, il a suivi un parcours très éclectique, passant du jazz-rock, à la chanson, et du rock à la comédie musicale.

Après avoir été le leader de la formation «Ti-Buzz» pendant des années, il poursuit sa carrière en solo sous le pseudo de Monsieur Ti, accompagné parfois par le multi-instrumentiste Sacha Meintzer.

Il se produit dans de nombreuses villes de France et a tenu, durant deux saisons, un des rôles principaux de la pièce *La Cuisine d'Elvis* co-produite par le théâtre de La Lucarne, pour laquelle il a également adapté la bande originale.

Mélanie Ferber

Après avoir obtenu une Licence en arts-plastiques en 2001, et diplômée des Beaux-arts en 2005, Mélanie Ferber vit et travaille à Metz en tant que plasticienne et compositeur musical.

Son travail est une recherche autour de la question de la construction de la personnalité, de la recherche de soi «dans un monde de plus en plus déconnecté de ses racines».

Son dernier projet plastique, «Mythologie», est une mise en scène interactive dans un univers mythologique, illustrée de musiques «oniriques et enveloppantes».

Elle co-préside, parallèlement à ses activités, l'association «Bhairavi» pour la diffusion de musiques indiennes, en partenariat avec des artistes de Calcutta.

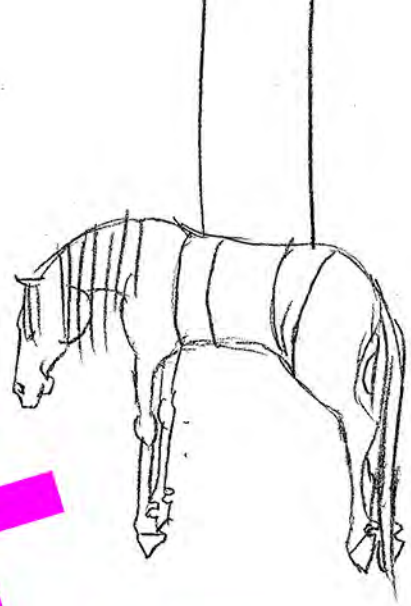
Hervé Scialdo

(Version #1)

Explorant l'univers électro, il expérimente ses créations, teintées de sonorités «indus» et d'arrangements technos, au sein du collectif A.E.R - « collectif protéiforme d'artistes plasticiens, expérimentant le corps, la matière sonore et visuelle », composé d'un guitariste, de deux danseuses, d'une artiste-vidéaste, et de lui-même, auxquels se rajoutent d'autres artistes associés.

Leurs performances, véritables spectacles à parts entières, on été vu notamment lors de la seconde édition de la Nuit Blanche de Metz ou au Centre Pompidou.
Passionné de graphisme, il est également à la tête d'un studio de création, le studio Rhodamine, implanté à Metz.

PR-
ESSE



Jue Dalle

LA PLUME CULTURELLE

MERCREDI 9 MARS 2011

Mercredi 9 Mars 2011 - 11h36

« Pourquoi y'a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? »

Une réflexion portée par la comédie autour de l'art contemporain

par Elodie François

Demain soir, jeudi 10 mars 2011, la comédie « Pourquoi y a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? » se jouera dans l'une des salles de spectacle du Théâtre du Saulcy, à l'Université Paul Verlaine de Metz. Mise en scène par la jolie Maud Galet-Lalande, cette pièce porte un regard amusé sur la complexité de l'art contemporain français. A travers le jeu magistral de ses interprètes, « Pourquoi y'a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? » révèle l'écart croissant entre les artistes et le large public, souvent plongé dans une profonde perplexité face aux œuvres.

Joël Helluy (premier plan) Céline Chevalier, et Thierry Reichmuth (à la guitare), dans l'excellente comédie de Maud Galet-Lalande. - ©LPC | Sébastien Claudel

Demeurer dubitatif face à une œuvre contemporaine. Prétendre qu'elle ne s'apparente aucunement à de l'art, et se targuer de pouvoir en faire tout autant. Souvent, se heurter à son propre manque d'éducation artistique : rester perplexe, face aux intentions et à la légitimité d'une multitude de créateurs. Dans ces conditions, finalement rechigner à pousser les portes d'un espace d'exposition, dès lors qu'il s'agit d'un lieu consacré à cette discipline. Un domaine constamment dénigré, parce qu'incompris par le grand public. Mais ce scepticisme semble aisément concevable, au regard du fossé séparant les curieux d'un monde de plus en plus refermé sur lui-même. Celui de l'art contemporain. Signée de la remarquable plume de Maud Galet-Lalande, la comédie « Pourquoi y a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? » met justement en scène cette franche barrière. « Nous traitons avec humour d'un sujet complexe, afin de lui ôter sa difficulté », déclare la jolie directrice de réalisation de la pièce. « L'art doit être une fenêtre sur le monde, une œuvre doit pouvoir changer une vie », ajoute la trentenaire, avant de préciser que nul ne devrait avoir l'impression d'entrer dans un espace d'exposition comme on pénètre dans une église.

« J'aime l'art : on ne critique que ce que l'on aime »

Comédienne de formation, Maud Galet-Lalande s'éduque à l'art six années durant. D'abord à la faculté d'Arts Plastiques de Metz, puis à l'École des Beaux Arts de Lorraine (ESAL). La jeune femme maîtrise donc son sujet. Elle est frappée, comparativement à la Chine ou bien aux États-Unis, par le caractère institutionnel de l'art contemporain français. Quant au manque d'engagement de la part des artistes, il paraît susciter en elle un certain agacement. Pour autant, « Pourquoi y a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? » ne constitue ni une accumulation de généralités, ni un amas de propos réactionnaires. « J'aime l'art : on ne critique que ce que l'on aime », affirme avec conviction la charmante metteur en scène de « Pourquoi y a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? ». Il y a encore quelques semaines la petite troupe de comédiens, une vraie bande de copains, se produisait sur les planches de la salle de spectacle des Trinitaires, à Metz. « Nous avons souhaité adapter la pièce à son lieu de représentation », explique Maud Galet-Lalande. « Les Trinitaires sont propices aux concerts. C'est pourquoi, les 22 et 23 février derniers, nous avons présenté notre travail de façon musicale. Établi une dichotomie, entre l'intellect et les sentiments éveillés par la musique », poursuit l'intéressée, soulignant combien l'art contemporain ne provoque plus ni trouble ni bouleversement intérieur. Or l'émotion est universelle, partagée par tous. Et ainsi capable de fédérer l'ensemble du grand public, des artistes et des galeristes.

« Fais-moi bruire, je sens que je chois »

Amarrée non loin du plan d'eau de la ville de Metz, la péniche-théâtre « La Lucarne » projette sur ses planches une lumière parcimonieuse. La scène semble éclairée à la bougie, l'ambiance plus intimiste. Dans un décor antique et enchanteur, une trentaine de spectateurs s'invitent à un simulacre de vernissage d'exposition. Un poisson mort, embroché sur un socle, trône parmi une multitude de prétendues créations contemporaines. Parmi elles, quelques morceaux de sucre, empilés les uns sur les autres. L'intitulé de cette œuvre ? « Fais-moi bruire, je sens que je chois ». Rédigé au-dessous de cette cocasserie : long texte explicatif. « Sans précision et commentaire, on ne comprend que dalle à l'œuvre contemporaine », constate Maud Galet-Lalande. Ce soir-là, au sein de l'embarcation culturelle, un quadragénaire agité sillonne l'endroit. Se fraie un chemin dans la masse. L'impertinent presse la foule de s'installer. Bouscule, ronchonne. Le comédien joue si bien son rôle qu'une partie de l'assistance, à peine arrivée et pas encore assise, se laisse abuser. Une insulte fuse. « Mais quel con celui-là ! », lance une jeune femme, indignée par l'arrogance du personnage. Celui d'un galeriste outrancier, incarné par l'excellent Franck Fischer. Quitte à déterminer la pièce, autant que cette définition soit constituée par la troupe de « Pourquoi y a-t-il Que Dalle… plutôt que Rien ? ». Selon Joël Helluy, interprète de l'un des trois principaux protagonistes, le terme « expérience » serait celui qui représente au mieux la comédie. Céline Chevalier, dans le rôle d'une artiste en herbe, opte pour une antinomie. « Le projet n'est pas réducteur », affirme la jeune femme. Quant à Maud Galet-Lalande, responsable de la réalisation, le vocable « engagement » lui semble caractéristique du texte, du message, ainsi que du travail entrepris pour présenter la pièce.

VERSION #2 - LA LUCARNE

LOR'Actu

JEUDI 3 MARS 2011

LOR'Actu
100% Lorrain | 200% Actu

03/03/2011

Théâtre : "Pourquoi y'a-t-il que Dalle...plutôt que rien?"

Crédits photo : "Pourquoi y'at-il que Dalle...plutôt que Rien ?!"

Metz / Culture
Nadèje Taront

Chacun d'entre nous a plus ou moins à faire avec l'art aujourd'hui, certains sont passionnés, d'autres n'y connaissent rien. Pourtant, tous resteront béats devant une belle œuvre et essaieront de la comprendre ou de l'interpréter à sa manière... Mais au final savons-nous ce que signifie réellement telle ou telle œuvre ? Y comprenons-nous quelque chose finalement ?

C'est ce qu'a voulu mettre en avant Maud Galet-Lalande dans la pièce "Pourquoi y'a-t-il que Dalle...plutôt que rien?". Née en 2008, suite à un spectacle traitant de l'art contemporain joué lors de la première Nuit Blanche de Metz, la pièce met en scène un galeriste intolérant et une artiste utopiste qui rencontrent deux maîtres de l'art contemporain « morts mais bien réels » et raconte l'histoire d'un art devenu conventionnel, codé, « si obscur qu'il s'éloigne aujourd'hui de celui auquel il s'adressait autrefois : le public » et dont « on ne comprend souvent plus rien ».

Maud s'y connaît beaucoup en art, pour l'avoir étudié et travaillé notamment dans les arts plastiques, et aujourd'hui c'est à travers le théâtre qu'elle veut faire partager ses connaissances. Elle le dit elle-même: "les questions des arts, de l'esthétique, de l'histoire de l'art, ont toujours influencé mon parcours. C'est bien parce que j'aime profondément l'art, que je me permets de le critiquer... ", (...) et de développer le sujet : "pourquoi on ne comprend que dalle à l'art contemporain".

Maud et son équipe, composée de Céline Chevalier (dans le rôle de la jeune femme), Joël Helluy (l'Artiste), Franck Fischer (le galeriste), ainsi que de Mélanie Gerber, Thierry Reichmuth, et Hervé Scialdo pour l'accompagnement musical, tenteront de vous faire partager leurs visions sur ce sujet, avec une bonne touche d'humour, des textes simples et intéressants, et une musique qui vous mettra d'emblée dans une bonne ambiance. Tout sera réuni pour vous faire passer un bon moment, et même si vous ne comprenez toujours rien à l'art contemporain, vous aurez au moins découvert de jeunes talents qui méritent d'être connus.

L'affiche pour le moins originale :

VERSION #1 - LES TRINITAIRES

L'Est Republicain

DIMANCHE 28 FEVRIER 2011

Théâtre

Tout... ou Rien ?

Une pièce drôle et brillante qui parle de l'art contemporain : voilà un moment de théâtre assez jubilatoire, proposé par la compagnie Les Heures Paniques. « Pourquoi y'a-t-il Que Dalle... plutôt que Rien ? » Toute la nuance est là. Tout le concept est là. Car il s'agit bien de concept quand un galeriste choisit d'exposer... le Rien ! Auteur et metteur en scène, Maud Galet-Lalande est aussi diplômée d'histoire de l'art. Et c'est justement parce qu'elle l'aime passionnément, cet art, qu'elle en parle avec autant d'humour que de talent. « Je trouve que l'art contemporain est devenu si obscur et si codé, qu'il s'éloigne parfois vraiment trop de son public... » Puisqu'il y avait là matière à rire... et à réfléchir, Maud Galet-Lalande ne s'en est pas privée. Et le public hilare lui en sait visiblement grè. Le propos est relayé par trois acteurs et trois musiciens... en trois versions différentes ! A chaque fois on retrouve l'innénarable galeriste Ernest, interprété par Franck Fischer, l'utopiste et ambitieuse artiste jouée par Céline Chevalier, et des grands pontes de l'art... réincarnés en Joël Helluy. Les musiciens Mélanie Gerber, Thierry Reichmuth et Hervé Scialdo donnent à l'ensemble une belle dimension sonore, devenant même les acteurs principaux de la première version de la pièce qui a été proposée aux Trinitaires cette semaine. A la Lucarne, un étonnant vernissage accompagnera cette forme « musico-théâtrale ». Et au théâtre du Saulcy, une représentation unique offira la version intégrale de la pièce, histoire de conclure cette trilogie en beauté.

Valérie SUSSET

« Pourquoi y'a-t-il Que Dalle... plutôt que Rien ? »
Metz (57) les 3 et 4 mars à 20 h
au Théâtre de la Lucarne (03.87.50.46.96.),
le 10 mars à 18 h à l'espace BMK-Théâtre du Saulcy
(03.87.31.57.77. ou 03.87.31.56.13.)

VERSION #3 - ESPACE BMK-THEATRE DU SAULCY
[GENERALE DE FIN DE RESIDENCE]